

Martzloff, Vincent; Machajdík, Barbora

**Structures strophiques dans la poésie épigraphique de l'Italie ancienne:
inscription latine archaïque du duenos (CIL I2 4), épitaphe péligienne de la
pristafalacirix (ST Pg 9, Corfinium)**

Graeco-Latina Brunensia. 2017, vol. 22, iss. 1, pp. 147-163

ISSN 1803-7402 (print); ISSN 2336-4424 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/GLB2017-1-13>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/136471>

Access Date: 01. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Structures strophiques dans la poésie épigraphique de l'Italie ancienne: inscription latine archaïque du *duenos* (CIL I² 4), épitaphe pélignienne de la *pristafalacirix* (ST Pg 9, Corfinium)

Vincent Martzloff – Barbora Machajdíkóvá

Strophic structures in the epigraphical poetry of Ancient Italy: Archaic Latin *duenos* inscription (CIL I² 4), Paelignian *pristafalacirix* epitaph (ST Pg 9, Corfinium)

Abstract

Recent advances in our understanding of the Paelignian inscription ST Pg 9 make it worthwhile to reconsider the metrical structure of the text. We test the validity of the *accentual* framework. Whereas Sabellian words are normally accented on their first (leftmost) syllables, we contend that the anaptyxis that is displayed in the penultimate syllables by the two words which end in *-ácirix* implies an internal accent on the syllable preceding the heavy suffix **/krík/*. A hitherto unnoticed parallel to this putative accentual movement in the Paelignian derivatives is furnished by the Umbrian nouns *kumnahkle*, *mantrahklu*, *feĕhtru*, in which the “heavy” suffixes */kIV/* or */trV/* have caused the accent to be shifted forward to the presuffixal vowel, as is demonstrated by the spellings *eh*, *ah* denoting vowel length (which was preserved under the accent). It may also be possible to adduce some arguments supporting an accentuation of the type *praistákla* in South Picene, in which the presuffixal vowel may have attracted the accent. We suggest that the accent was transferred to the presuffixal syllable of the two *-cirix*-words due to Umbrian and/or South Picene influence on the Paelignian variety reflected in this text. Such a hypothesis should occasion no surprise, as the language of ST Pg 9 clearly shares other phonological features with Umbrian and/or South Picene. Furthermore, if we suppose that these two long polysyllables have received a *secondary* accent on their *first* syllables due to the analogy of most nouns (which have initial accents), then the resulting distribution of word accents in the inscription ST Pg 9 allows us to identify the metrical structure of the text and to detect a strophic organisation.

We also define the “principle of collision” according to which only one of two consecutive stressed syllables can be ictic. Finally, we provide an etymological discussion of some of the more recalcitrant words: *clisuist*, *lifar*, *firata* (and *ecuc*).

Moreover, a new segmentation of the final portion of the second line of the famous *duenos* inscription, *oites / iai / paca / riuois*, in which the word *iai* (to be compared to the first part of the Umbrian adverb *iepi < *iyāi-k-wid*) was realized as a dissyllabic sequence, has led us to establish the poetic nature of the text and to uncover its strophic organisation. The accentual (rather than the quantitative) approach works well for the Archaic Latin *duenos* inscription (and for the Paelignian documents), but it remains an open question how best to interpret the rhythmic nature (quantitative or accentual?) of the so-called “Saturnian” verse found in epic texts and in dedicatory or funerary inscriptions written in Republican Latin.

Keywords

accent; anaptyxis; *duenos*; *Herentas*; metrics; Oscan; Paelignian; poetry; Old Latin; Saturnian; stress; Umbrian; versification

Dans son grand livre consacré aux traditions poétiques attestées dans l'espace linguistique indo-européen, Calvert Watkins, portant ses regards sur le domaine italice, avait repéré des passages organisés en strophes dans le texte ombrien des Tables Eugubines.¹ Nous proposons d'identifier deux exemples supplémentaires de structures strophiques, dans des compositions épigraphiques qui se rattachent à deux “extrémités” du monde italice fort éloignées l'une de l'autre (sur les plans géographique, chronologique, et culturel): d'une part, l'inscription latine archaïque du *duenos* (*CIL* I² 4, Rome, VI^e siècle avant notre ère), et d'autre part l'épithaphe péligienne de la *pristafalacirix* (*ST* Pg 9, Corfinium, I^{er} siècle avant notre ère). Nous ferons voir que, en dépit de cet éloignement, les principes métriques et l'organisation globale de ces deux pièces rythmées obéissaient à des règles similaires. Comme ces deux inscriptions ont déjà fait l'objet de commentaires linguistiques détaillés (et de nombreuses tentatives d'analyse métrique), notre présentation sera délibérément concise, ce qui aura pour avantage de mieux faire ressortir les concordances remarquables entre ces deux inscriptions, mais aussi leurs différences.

Présentation de l'inscription de la *pristafalacirix* (*ST* Pg 9)

En ce qui concerne l'inscription de la *pristafalacirix*, il est généralement admis que des limites de micro-séquences rythmiques sont marquées d'un côté par les fins des lignes 2, 3, 4 et 7, et d'un autre côté par les interponctions circulaires des lignes 6 et 7.² Le texte

1 Watkins (1995: pp. 214–225, 229–231); Mercado (2016). Les inscriptions sabelliennes seront désignées par les sigles qu'elles portent dans le recueil de Rix (2002), précédés de “*ST*” (pour *Sabellische Texte*).

2 On consultera Vine (1993: pp. 366–371); Mercado (2012: pp. 319–321). Voir encore Vetter (1953: p. 146); Martzloff (2014a: p. 134). Mercado (2012: pp. 322–326) adopte un arrangement du texte non canonique

présente des espaces vides qui se trouvent devant *sacaracirix*, devant *praicime*, et devant *puus* (aux lignes 4, 5, 6). La fonction précise de ces vides est difficile à déterminer. En outre, aucune ponctuation, ni aucun espace vide n'est visible entre *pritrome* et *pacris* (ligne 6). La première ligne est presque illisible.³

- (1) [...]*li*_? [_{Δ2}] *p_?racom p_?* [...]
- (2) [*u*]sur_Δ *pristafalacirix*_Δ *prismu*_Δ *petiedu*_Δ *ip*_Δ *uidad*
- (3) [*u*]ibdu_Δ *omnitu*_Δ *uranas*_Δ *ecuc*_Δ *empratois*
- (4) [*c*]lisuist_Δ *cerfum* [vide] *sacaracirix*_Δ *semunu*_Δ *sua*
- (5) *aetatu*_Δ *firata*_Δ *fertlid* [vide] *praicime*_Δ *perseponas*
- (6) *afded*_o *eite*_Δ *uus*_Δ *pritrome/pacris* [vide] *puus*_Δ *ec*_{ic}
- (7) *lexe*_o *lifar*_Δ *dida*_Δ *uus*_Δ *deti*_Δ *hanustu*_Δ *herentas*

Nous admettons (conformément à l'opinion commune) qu'il faut lire [*c*]lisuist à la quatrième ligne.⁴ Le point important est que *clisuist* n'est pas le dernier mot d'une phrase.⁵ Cette affirmation, qui aura des conséquences décisives pour l'analyse métrique, mérite une justification. *Clisuist* résulte de l'univerbation graphique du participe *clisu* (nominatif féminin singulier) et de l'auxiliaire *ist*. D'après nous, *clisu* contient la même racine **k'lud^h* que l'anthroponyme d'origine sabellique *Clufennius*, nom également reflété dans le datif sud-picénien *qdufeniúú*. Nous reconstruisons une racine **k'lud^h* (au degré zéro), qui est un élargissement de la racine **k'lew-* attestée dans le verbe sud-picénien *kduúú*.⁶ La racine élargie **k'lud^h* semble remonter à **k'lu-d^hh_i* avec le degré zéro de la racine **d^heh_i*, comme le suggèrent les syntagmes κλέος καταθέσθαι (Her. *Hist.* 7, 220; 9, 78; Plat. *Symp.* 208c) et *sá dhatte áksiti srawah* (RV 1, 40, 4b). L'existence d'un élément **k'lu-* substantival (dépourvu de la dentale du type védique *su-sru-t-*) est étayée par la préhistoire du verbe arménien *lsem*.⁷ Le vocalisme /i/ de *clisu* peut résulter d'un ancien

pour sa scansion. Sur le livre stimulant de Mercado, voir les comptes rendus de De Melo (2014) et de Martzloff (2014b).

- 3 Malgré la tentative de lecture beaucoup trop audacieuse de Crawford (2011: p. 268).
- 4 En effet, von Planta a remarqué que la lettre <e> serait trop étroite pour remplir complètement l'espace qui se trouve entre le <D> de <lisuist> et le prolongement imaginaire de la haste verticale du <D> de <lexe>. Les <e> sont en effet nettement moins larges que les <c> sur cette inscription. Il faut donc écarter la lecture *fellisuist*. Voir von Planta (1897: p. 658 note 4); Martzloff (2014a: p. 161). Crawford (2011: p. 268) imprime *clisuist* (avec *c* pointé).
- 5 Mais nous n'affirmons pas (du moins dans le présent article) que [*c*]lisuist est nécessairement le premier mot d'une phrase (même si cela est possible).
- 6 Sur *kduúú*, qui forme une équation parfaite avec lat. *clueō*, on consultera la brillante étude de Rix (1994). Sur *qdufeniúú*, voir Martzloff (2013: pp. 147–154). On notera que le /u/ bref du radical devait être palatalisé en [ü] (soit partout, soit au moins dans une partie du paradigme, notamment devant /f/), puisqu'il faut admettre que le *u* de *qdufeniúú* avait palatalisé la liquide */l/ précédente ([kluf] réalisé [klüf], puis [kl'üf]), puis [k'rüf]), d'où la graphie *d* dans *qduf*.
- 7 Kölligan (2010) analyse le verbe arménien *lsem* "entendre" comme le dénominateur d'un composé possessif **k'lu-h_ik'-ós* "Schärfe des Gehörs habend, scharfes Gehör habend" ou d'un composé à rection verbale **k'lu-h_ik'* "die Ohren spitzend, das Gehör schärfend". L'évolution **k'lu-h_ik'-e-ye* > **lüse* > *lse* est régulière. Les langues indo-européennes fournissent des parallèles: gr. ἀκούω (got. *hausjan*) < **h₂k'-(H)ous-ye*, gr. ἀκροάομαι. L'anthroponyme mycénien *o-tu-wo-we* /ort^hw-ohw-ēs/ signifiait "qui a l'oreille dressée". Nous

/u/ bref, car il existe des indices que l'évolution /u/ > /i/ devait être régulière dans certaines formes du paradigme, notamment devant /f/. La palatalisation $u > \ddot{u} > i$ était attendue dans les formes conjuguées qui contenaient la séquence /kluf/. Une évolution [kluf] > [klüf] > [klif] est confirmée par le substantif *lifar* (attesté dans la même inscription pélignienne ST Pg 9), qui provient de **lufāri* < **lub^h-āri* “plaisir, agrément” (cf. lat. *lubet*). Le vocalisme du participe a été modifié sous l'influence de [klüf]. Nous admettons l'évolution suivante: **k'lud^h-teh₂* > **klussā* > **klussā* >> **klüssā* > *clisu*.⁸

Le substantif *sacaracirix* se rapporte à *clisuist*. Le syntagme *clisuist ... sacaracirix* se laisse comparer à l'expression *sacerdos clueo* mise par Plaute dans la bouche de Ptolemocratia (Plaut. *rud.* 285).⁹ *Clisuist* n'est certes pas nécessairement le premier mot d'une phrase, mais (puisque'il n'est probablement pas le dernier mot d'une phrase) *clisuist*, situé en début de ligne, doit être le premier mot d'une séquence rythmique. Nous suggérons donc que le mot *empratois* est le dernier mot d'une séquence rythmique. En outre, il est certain que *afded* termine une phrase. Dans la suite, nous allons explorer l'hypothèse que la portion de texte qui commence avec le verbe *clisuist* et qui se termine avec le verbe *afded* forme une seule et même séquence rythmique. La partie du texte qui s'étend de *eite* jusqu'à *herentas* constitue une dernière séquence rythmique.

Lexe, qui est suivi d'une ponctuation ronde, doit être le dernier mot d'une micro-séquence syntaxique et rythmique. En conséquence, *lifar* ne peut pas appartenir au même syntagme nominal que *ecic*. *Lifar* doit donc appartenir à la même phrase que le verbe *dida*. Mais l'analyse de *lifar* comme l'équivalent du théonyme *Liber* est extrêmement improbable.¹⁰ Nous interprétons *lifar* comme un substantif signifiant “plaisir, bonheur”, apparenté au verbe latin *lubet*, *libet* (*lifar* < **lub^h-āri*, avec **u* > **ü* > *i* comme dans *cibat* de ST MV 7). Ce *lifar* est l'objet de *dida* (en asyndète avec *deti*).

Nous analysons *firata fertlid* comme une expression binomiale avec asyndète, chacun des deux termes contenant la notion de fécondité. *Firata* serait un dérivé possessif en *-āto- (du type osque *pukalatūi*, ST Cm 1), tiré d'un homologue pélignien (à valeur de substantif) du mot ombrien *feliuf* (**d^heh₁-l-iyō-*). Au cours de l'évolution phonétique subie par l'ablatif **d^hēliyātād*, le traitement de */1/ suivi de yod (y) était comparable à celui que présente le mot ombrien *fameřias* (TIG IIb 2). Selon nous, *firata* est une notation de /fē:řata⁽⁶⁾/ ou /fē:ř'ata⁽⁶⁾/. Nous reconstruisons donc un adjectif **d^hēliyātos*, dont l'ablatif

suggérons que l'élément nominal **k'lu-* postulé par D. Kölligan est identique à celui que nous reconstruisons pour le premier élément du composé **k'lu-d^hh₁-* qui est la source de la néo-racine **k'lud^h* reflétée dans *clisu* et *Clufennius*.

8 Le symbole “>>” indique une évolution non phonétique, résultant d'une analogie. Les interprétations plus anciennes (en particulier la tentative pour rapprocher *clisu* de la famille du verbe grec κλίνω) paraissent impossibles. Une traduction de *clisuist* par “est couchée” n'a aucun fondement. Le pélignien aurait utilisé *incubat* dans ce sens.

9 Voir Martzloff (2014a: pp. 157, 162–163). Un parallélisme phraséologique est visible entre la séquence pélignienne *clisuist ... sacaracirix* (**K'LUd^h-tā* + “prêtresse”) et le syntagme latin *sacerdos clueo* (“prêtresse” + **K'LU-ē*).

10 Malgré Crawford (2011: p. 268). Sur *Liber*, voir Flobert (1985: pp. 57–58).

féminin singulier était *[fēliyātād] > *[fē:lyatad]¹¹ > *[fē:ř(y)ataδ] > [fē:ř^(y)ata^(δ)], ce qui est écrit *firata*.

L'évolution de /ly/ en */ř^(y)/ mérite une précision, car dans la forme ombrienne *feliuf* (à la différence de ce qu'on observe dans *fameřias*), on constate que /l/ a justement été *maintenu* au contact de yod. Cette contradiction apparente est due au fait que l'ombrien a opéré une dissimilation de /ř/ (ou de son antécédent phonétique immédiat, [δ']) en /l/ au voisinage d'une spirante (par exemple /f/).¹² Il en est résulté une *réversion*: [ly] > [řy] (ou [δy]) > [ly]. Toutefois, en ombrien, cette réversion n'intervenait pas quand la spirante et l'avatar de */ř/ palatalisé étaient séparés l'un de l'autre par deux sommets de syllabe. Ces règles permettent de justifier le contraste entre *fameřias* d'un côté et le groupe *feliuf*, *kaleřuf*, *presoliafe* (et peut-être *salier*) d'un autre côté. On est donc amené à admettre que dans le parler pélignien d'où provient [fē:ř^(y)ata^δ], cette loi de réversion n'existait pas. Pour le formuler différemment, ce qu'il y a de commun entre l'ombrien et cette variété pélignienne, c'est la loi d'altération de /ly/ en /ř/ (ou en *[δ']), mais non la restriction à son application, due à un phénomène secondaire de dissimilation (réversion), qui était spécifique à l'ombrien. Finalement, le changement /ly/ > /ř/ devait connaître dans l'idiome pélignien de *ST Pg 9* une *extension* plus grande qu'en ombrien.

Puisque l'analyse de *uidad* est entièrement obscure, nous ne proposons pas de traduction des lignes 2 et 3 du texte.¹³ Nous traduisons la partie du texte qui s'étale de *clisuist* à *lexe* comme suit: "Elle a porté l'honorable titre (*clisu ist*) de prêtresse des Cérès [et] des *Semunu*, son époque (ou "sa vie") [ayant été] prolifique (*firata*) [et] fertile (*fertlid*), elle s'en est allée au royaume de Perséphone. Vous, avancez ("allez en avant", *eite ... pritrome*) en paix, vous qui avez lu ceci." L'interprétation de la dernière unité dépend du cas grammatical qu'on attribue à *hanustu*. Si on opte pour un nominatif féminin singulier: "Puisse la bienveillante Herentas (ou "Puisse Herentas, si elle est honorée") vous donner plaisir (*lifar*) [et] richesse (*deti*)!" Si *hanustu* était un troisième accusatif, au neutre pluriel: "Puisse Herentas vous donner plaisir (*lifar*), richesse (*deti*) [et] faveurs (*hanustu*)!"

Accent dans la *langue*, accent dans le *mètre*, principe de la *collision* (PC)

Nous expérimentons ici l'hypothèse que l'inscription *ST Pg 9* obéit à une métrique *accentuelle*, c'est-à-dire fondée sur l'alternance calculée de temps forts (qui sont normalement toniques) et de temps faibles (qui sont normalement atones). Toutefois, le point important est qu'il n'existe pas de correspondance biunivoque entre voyelles toniques

11 Sur la réduction de *-iy- en -y- entre consonne et voyelle, voir Nishimura (2016: p. 201), qui cite précisément *fameřias*, issu d'un substantif **famel-iyā*.

12 Sur la question, voir Meiser (1986: p. 213); Martzloff (2014a: pp. 167-168).

13 L'extravagante interprétation "widowhood" publiée chez Crawford (2011: p. 268) est incompatible avec l'occlusive sonore aspirée intérieure dans le nom indo-européen de la "veuve" (comme le prouve le substantif védique *vidhāvā*), qui aurait été reflétée en sabellique par la lettre *f*. Aucune *merry widow* à Corfium!

et temps forts, ou entre voyelles atones et temps faibles. Une telle correspondance est générale, mais non universelle. Le but de l'exposé qui suit est de mieux cerner la nature de ces correspondances.

Nous symbolisons par [ó] une syllabe tonique du point de vue de la langue, et qui fonctionne comme un temps fort du point de vue du mètre (correspondance normale). Rappelons que, dans les langues sabelliques, la plupart des mots toniques étaient accentués sur la syllabe initiale.¹⁴ Nous symbolisons par [o] une syllabe atone, pour la langue et pour le mètre, donc valant un temps faible (correspondance normale). Nous symbolisons par [ò] une syllabe tonique du point de vue de la langue, mais qui compte pour atone (donc pour un temps faible) du point de vue du mètre (discordance). Dans quelles circonstances cette discordance se produisait-elle? Nous admettons que *la poésie italique accentuelle ne tolérait pas deux temps forts consécutifs*. Si deux syllabes toniques dans la langue se suivent, l'une représentera un temps faible, en vertu de ce que nous appelons le *principe de la collision (PC)*. Une syllabe tonique S_1 prend la valeur [ò] quand sont réunies les deux conditions suivantes: (1) S_1 est immédiatement en contact (à sa gauche ou à sa droite) avec une syllabe tonique S_2 qui occupe un temps fort; (2) S_1 est positionnée à un endroit où un temps faible est requis par le schéma métrique (*SM*), qui est prédéfini par le rédacteur.

La validité de notre *principe de la collision* est illustrée par l'inscription pélignienne du *casnar* (*ST* Pg 10). Le *SM* de *ST* Pg 10 est constitué de trois heptasyllabes possédant un schéma accentuel interne fixe [óóóóóó], suivis d'une *rallonge* [óóó].¹⁵ *Pros* "honnête" et *des* "riche" sont des adjectifs qualificatifs toniques, formés d'une seule syllabe. *Pros*, qui se trouve au temps faible, est suivi et précédé par des syllabes toniques représentant des temps forts (*pés*, *écuf*). Pareillement, l'adjectif *des* occupe un temps faible, et il est suivi par la première syllabe (tonique) de *forte*. En conséquence, *pros* et *des* ne comporteront pas d'accent pour le mètre, et auront la valeur [ò]:

- (a) [ó ò óó óóó] *pés pròs écuf incubat*
- (b) [óó óó óóó] *casnar óisa áetate*
- (c) [óó óó óó ò] *C(áuis) Ánaes sólois dès*
- (d) [óó óó] *forte fáber*

Inversement, il existe des cas plus rares de syllabes atones du point de vue de la langue, mais qui sont placées au temps fort, et sont donc "réalisées comme toniques" pour le mètre, lors de la diction. Nous les symbolisons par [ò].

14 Voir Nishimura (2014: pp. 167, 185–186).

15 Sur le découpage en séquences, voir Poccetti (1982: p. 232). Discussion du rythme chez Mercado (2012: p. 318). Chacune des diphtongues (notées *ae* et *oi*) représente naturellement une seule syllabe. Il faut admettre une absence d'élision entre *oisa* et *aetate* (un /d/ final s'est amui à date récente dans *oisa*, qui se termine donc par une consonne sous-jacente). Des heptasyllabes de même facture se rencontrent sur l'inscription sud-picénienne de Bellante (*ST* Sp TE 2). Voir Mercado (2012: pp. 295–296), ainsi que Nishimura (2016: p. 206).

Les mots *pristafalacirix* et *sacaracirix* présentent deux anaptyxes (dans *fal*, *cir*, *car*, *cir*), tandis que *[s]acracirix* est attesté ailleurs (ST MV 7). Une anaptyxe présuppose qu'un accent tonique frappait la voyelle qui précédait le cluster consonantique qui a été rompu par cette anaptyxe. Notre hypothèse est que, dans le parler pélignien reflété dans ST Pg 9, le suffixe /krik/, qui était une variante de /trik/, conditionnait un déplacement d'accent sur la syllabe immédiatement précédente, exactement comme les suffixes *-tlo-/-tro- dans l'ombrien des Tables Eugubines, à en juger par la position intérieure de la *scriptio plena* (<ah>, <eh>) dans *kumnahkle* (Va 15–16), *feřehtru* (III 16, 18), *mantrahklu* (IIa 19).¹⁶ Il faut également mentionner *aviiehclu* (VIa 10) et *aviiehcleir* (VIa 9), mais leur analyse diachronique est débattue. De plus, il existe de bons arguments pour supposer que le mot sud-picénien *praistakla* (ST Sp TE 5) était accentué sur la deuxième syllabe, car l'association de *praistakla-sa* et du trisyllabe¹⁷ *posmũ* constituerait ainsi un heptasyllabe dont la structure accentuelle serait parfaitement identique à celle du groupe *pid-aitũpas fitjasom*.¹⁸

Dans l'interprétation de Vine (2015: p. 143), “secondary medial lengthening (which may well be related to a secondary medial accent) is regular in Umbrian before ‘heavy suffixes’, including *-klo-.” Nous suggérons que dans le cas de figure primitif, il ne s'agissait pas d'un allongement secondaire, mais de la rétention d'une quantité longue sous l'accent qui avait été déplacé à une date relativement ancienne (mais postérieure au proto-sabellique) sur la voyelle originellement longue précédant le suffixe, avant l'abrégement des longues non accentuées. Cette situation est reflétée par *kumnahkle* (Va 15–16) ou *mantrahklu* (IIa 19), et peut-être par le mot sud-picénien *praistakla*. Dans ces trois mots, l'accent a été attiré sur le /ā/ qui a conservé sa quantité longue. Puis, dans une étape ultérieure, une voyelle brève a pu être allongée devant un “suffixe lourd”, par analogie des mots du type *kumnahkle*. Cette situation est illustrée par *feřehtru* (III 16, 18), qui est le reflet d'un prototype **b^h(e)id-e-tro-* apparenté au verbe latin *findō*, comme l'a proposé Weiss (2010: p. 128). Dans *feřehtru*, l'allongement secondaire du /e/ originellement bref est dû à l'influence de mots comme *kumnahkle*: on peut donc effectivement parler ici de “secondary medial lengthening”. Certains chercheurs considèrent que les mots *aviiehclu* (VIa 10) et *aviiehcleir* (VIa 9) ne contenaient pas nécessairement à l'origine un suffixe lourd en [kl], mais qu'ils ont été réanalysés en synchronie comme possédant un tel suffixe, ce qui expliquerait l'allongement noté *eh*.¹⁹

16 Le phénomène a été décrit par Meiser (1986: pp. 141–142, 145–146). Voir Martzloff (2015: p. 103).

17 L'analyse phonographématique de *posmũ* comme trisyllabe a été proposée par Weiss (1998: p. 709) et a été acceptée par Wallace (2007: p. 24); Martzloff (2014b: p. 239; 2015: pp. 102, 104); Machajdíkóvá & Martzloff (2016: p. 93). Le <ũ> de *posmũ* (attesté deux fois) s'oppose au <ũ> de *titũ*, *-strũ*, *brĩmeqũ*, *dufenĩũ*.

18 Ainsi, *praistakla-sa posmũ* = [oóo-o óoo], et *pid-aitũpas fitjasom* = [o-óoo óoo]. Argumentation chez Martzloff (2014b: p. 239; 2015: p. 104). Nous admettons que l'accentuation conditionnée par le suffixe n'a pas été perturbée par l'ajout de l'enclitique *-sa*, à la différence de ce qu'on observe dans *seipodruhpei* en ombrien. Sur cette forme, voir Nishimura (2014: p. 186). Toutefois, comme le rappelle Vine (2012: p. 15), toutes les questions soulevées par la segmentation *praistakla-sa* ne sont pas encore réglées.

19 Vine (2015: p. 143, note 6) écrit: “The ‘Pleneschreibung’ [...] indicates that in any case, the word <aviiekla> was treated phonologically as if **avie-*kla*** (with synchronic length [awi(y)ē-kla-]) with ‘heavy suffix’.” Nous

Nous considérons que, par diffusion aréale, l'accentuation présuffixale attestée en ombrien (et peut-être en sud-picénien) s'est répandue dans la variété nord-osque représentée par la langue de l'inscription *ST Pg 9* (qui possède très clairement d'autres traits linguistiques de type ombrien ou sud-picénien). Ainsi, un verbe pélignien de thème [sákara] (avec anaptyxe) aurait fourni un dérivé nominal accentué comme [sakará-kirik-s] dans la *langue*. Le maintien de l'anaptyxe de la seconde syllabe (*ka*) est analogique de la base de dérivation.

Mais nous suggérons que le mot pouvait recevoir, outre l'accent de *langue* placé sur la voyelle précédant le suffixe [kirik], un accent de *mètre* sur la syllabe initiale du mot: [sakará-kirik-s] (*double* accentuation dans le *mètre*). Ce second accent, initial, était autorisé, pour le mètre, par l'analogie de la plupart des substantifs, qui étaient accentués sur la syllabe initiale.

En ce qui concerne *pristafalacirix*, nous reconstruisons un substantif */sta(:)flom/ (avec *ā* long ou *ǎ* bref), dont la base était réalisée [stá(:)fAl], avec une anaptyxe *A* dont le timbre variait selon la voyelle qui suivait. Nous supposons que le thème verbal [pri(:)-stafala], qui a été dérivé de [stá(:)fAl], conservait la présence de la voyelle d'anaptyxe par analogie.²⁰ Par hypothèse, l'ajout du suffixe [kirik] provoque un déplacement d'accent: [pri(:)-stafalá-kirik-s]. Dans le mètre, le mot a pu recevoir, en plus de l'accent de langue (interne), un accent analogique, positionné sur l'initiale du mot: [pri(:)-stafalá-kirik-s] (*double* accentuation pour le *mètre*). Nous insistons sur le fait que, dans les deux substantifs en *-cirix*, l'accent secondaire n'est pas l'accent intérieur, mais l'accent initial.

Analyse métrique de l'inscription de la *pristafalacirix*

Nous considérons que le poème pélignien *ST Pg 9* est composé de trois *strophes* (abstraction faite de la ligne 1, peu lisible, et donc inutilisable pour l'analyse). Chaque strophe comporte quatre *membres*. Chaque membre est formé de la combinaison de plusieurs *briques accentuelles*, dont les limites ne coïncident pas nécessairement avec des limites de mots. Nous notons par ^b2, ^b3 et ^b4 les briques de valeur [óo], [óoo] et [óooo] respec-

ne nous prononçons pas sur l'étymologie de ce mot ici. Vine propose d'y retrouver la racine **h₂ek^w*. Mais, même si on accepte cette analyse, nous croyons que les mots sabelliques *af^{tiim}*, *comaf^{tas}* et *of^{torim}* ne contiennent pas la racine **h₂ek^w* et le scepticisme exprimé par Vine (2015: p. 150) est pleinement justifié. Nous partageons les doutes de Watkins (1995: p. 220, note 11) au sujet d'un rapprochement du mot osque *af^{tiim}* (*ST Cm 13, Cumae*) avec cette racine, accueilli avec trop de hâte chez Crawford (2011: p. 508), où le mot est rendu par "sight". Watkins traduit *af^{tiim}* par "ability". Nous rapprocherons la racine de l'adjectif latin *aptus*. Si l'interprétation sémantique de Watkins est correcte, on peut confronter *af^{tiim}* au terme grec δύνασιν qui est associé à ψυχάν sur une antique tablette de plomb de Sélinonte (datée de 475–450). Voir Dubois (1989: pp. 50–51). L'analyse diachronique de la forme vestine *comaf^{tas}* (*CIL IX 3556, ImIt Vestini / Furfo 1*) est difficile. Poccetti (2007: pp. 381–382) rapproche lat. *apiō*. Sur *of^{torim}* (*ST Sp CH 1a*), voir Martzloff (2011: p. 195; 2012: p. 614), qui pose **op-itor-iyō-m* (cf. lat. *obiter*).

20 Nous admettons qu'une voyelle longue avait été abrégée automatiquement en dehors de l'accent. Un thème verbal de dénomiatif en */ā/ semblable existait en sabellique, à en juger par les dérivés *staflatas set* (*ST Cp 24*), *σταβαλανο* (*ST Lu 5*). Le mot ombrien *staflare* est étudié par Weiss (2010: pp. 391–392).

tivement (le *b* en exposant signifiant “brique”). Nous transcrivons par *j* la lettre <*i*> qui représente une consonne.

Le schéma métrique (*SM*) de la strophe 1 regroupe quatre membres. Les trois premiers ont pour structure interne: $b^2+b^3+b^3$. Le quatrième vaut b^2+b^3 . Selon nous, *empratois* représente un seul mot, et non l'univerbation graphique d'une préposition *en* (altérée en *em* par sandhi) et d'un substantif *pratois*.²¹ En application du *PC*, nous considérons que la première syllabe de *uidad* (dont le sens est inconnu) était certes tonique dans la langue, mais fonctionnait comme un temps faible pour le mètre, car elle se trouvait au voisinage immédiat de l'adverbe déictique *ip*, qui était certainement tonique. Nous supposons que la micro-séquence *uibdu omnitu uranias* ne comporte aucune élision de voyelle finale, tout comme *oisa aetate* (*ST* Pg 10) ne présente pas d'élision. (Toutefois, *oisa* avait un -*ð* final sous-jacent, ce qui n'est pas le cas des deux nominatifs en -*u*). Nous admettons que *écuc* était, ou pouvait être, accentué sur l'initiale.²² Nous scandons:

- (1.a) [óó óóóóó] *úsur pristafalácirix*
 (1.b) [óó óóó ó òó] *prísmu pétjedu íp uidad*
 (1.c) [óó óóó óóó] *uibdu ómnitu úranjas*
 (1.d) [óó óóó] *écuc empratois*.

Le *SM* de la strophe 2 contient quatre membres, dont la structure interne est $b^3+b^2+b^2$ pour le premier, $b^3+b^3+b^2$ pour le second et le troisième, et $b^3+b^4+b^2$ pour le quatrième. On observe un accroissement du volume syllabique du mot central de chaque membre (b^2 , b^3 , b^3 , b^4). Nous admettons que *sua* pouvait être accentué. Le mot *sáca/rácirix* est réparti sur deux membres différents, ce qui produit un effet d'enchaînement. L'effet acoustique était d'autant plus réussi que l'accent intérieur, qui est selon nous l'accent primaire du mot, était placé en *début* de membre:

- (2.a) [óóó óó óó] *clísuist cérfum sáca-*
 (2.b) [óóó óóó óó] *-rácirix sémunu súa*
 (2.c) [óóó óóó óó] *áetatu fírata fértlid*
 (2.d) [óóó óóóó óó] *práícime pérseponas áfðed*.

Le *SM* de la strophe 3 est constitué de quatre membres, agencés en chiasme (disposition X-Y-Y-X). Les structures du premier membre et du quatrième sont b^3+b^3 , celles du

21 Voir l'argumentation de Martzloff (2014a: pp. 155–157).

22 Cette forme *écuc* soulève de multiples questions. S'agit-il d'un pronom-adjectif démonstratif au nominatif féminin singulier, ou d'un adverbe de lieu? Si c'était un adverbe, *écuc* remonterait à **ekufk*, avec une altération phonétique de **ufk* en *-ūk* (concevable dans un document pélignien aussi tardif). Un adverbe pélignien *ecuc* (< **ufk*) serait à *ecuf* (*ST* Pg 10; *ST* MV 8) ce que *estufk* (*ST* Sp AP 2) est à *estuf* (*ST* Sp TE 5) en sud-picénien. Et *ecuc* contrasterait avec *ip*. Une autre incertitude concerne l'accent de *écuc*. Le -*c* final (< **-ke*, ou *-ki?*) a-t-il provoqué un déplacement de l'accent, comme c'est (du moins selon certaines sources) le cas en latin? Voir Allen (1978: pp. 87–88); Probert (2002). Mais tout ce qui est valable pour le latin ne doit pas être nécessairement transposé en sabellique. Nous accentuons donc: *écuc*. Nous scandons: *écuc empratois* (et non **écuc em-pratois*).

second et du troisième sont ${}^b2+{}^b3+{}^b2$. Le démonstratif (certes tonique dans la langue) *ecic* est scandé comme *ècic* en vertu du *PC*, car il suit immédiatement *púus*, qui est un monosyllabe tonique, situé au temps fort. La première syllabe de *ecic* occupe un temps faible, qui correspond à la position du *-da* de *dída*. Il n'est donc pas contradictoire de scander *écuc* (1.d), mais *ècic* (3.b). Les déictiques personnels notés *uus* "vous" (nominatif et datif homographes), pourtant clairement toniques au niveau de la langue, comptent pour des temps faibles dans le mètre, conformément au *PC*. En effet, le *uus* du groupe *eite uus* (3.a) occupe la même position que la troisième syllabe de *hánustu*, c'est-à-dire un temps faible, et il précède la syllabe initiale de *prítrome* qui joue le rôle d'un temps fort. Le *uus* qui suit *dída* (3.c) occupe la même position que la deuxième syllabe de *ecic* (temps faible), et précède la syllabe initiale tonique de *déti*. Nous scandons:

- (3.a) [óo ò óoo] *éite uùs prítrome*
 (3.b) [óo ó òo óo] *pácris púus ècic léxe*
 (3.c) [óo óo ò óo] *lífar dída uùs déti*
 (3.d) [óoo óoo] *hánustu hérentas*.

Les trois strophes qui forment l'inscription de la *pristafalacirix* ont donc une *structure interne* cohérente. Et nous pouvons mettre en évidence une correspondance structurelle remarquable entre la première strophe de *ST Pg 9* (abstraction faite de la ligne 1) et *ST Pg 10*. Nous noterons désormais par un ovale [0] tout temps fort, et par un petit rond [o] tout temps faible:

- | | | |
|-----|---------------|--------------------------------|
| (a) | [0 o 0o 0oo] | <i>pés pròs écuŕ incubat</i> |
| (b) | [0o 0o 0oo] | <i>cásnar óisa áetate</i> |
| (c) | [0o 0o 0o o] | <i>Cáuis Ánaes sólois dès</i> |
| (d) | [0o 0o] | <i>fórte fáber</i> |
| | | |
| (a) | [0o 0oo0oo] | <i>úsur pristafalácirix</i> |
| (b) | [0o 0oo 0 oo] | <i>prísmu pétjeđu íp uidad</i> |
| (c) | [0o 0oo 0oo] | <i>uibđu ómnitu úranjas</i> |
| (d) | [0o 0oo] | <i>écuc émpratois</i> |

La parenté des structures apparaîtra encore plus clairement si nous présentons le découpage en briques accentuelles:

- | | <u>ST Pg 10</u> | <u>ST Pg 9</u> (strophe 1) |
|-----|---------------------|----------------------------|
| (a) | ${}^b2+{}^b2+{}^b3$ | ${}^b2+{}^b3+{}^b3$ |
| (b) | ${}^b2+{}^b2+{}^b3$ | ${}^b2+{}^b3+{}^b3$ |
| (c) | ${}^b2+{}^b2+{}^b3$ | ${}^b2+{}^b3+{}^b3$ |
| (d) | ${}^b2+{}^b2$ | ${}^b2+{}^b3$ |

D'un côté, l'inscription *ST Pg 10* consiste en un assemblage de trois heptasyllabes (dont la structure interne est ${}^b2+{}^b2+{}^b3$), suivis d'une rallonge de quatre syllabes (de structure ${}^b2+{}^b2$). D'un autre côté, la strophe 1 de *ST Pg 9* est formée de l'assemblage de trois octosyllabes (dont la structure interne est ${}^b2+{}^b3+{}^b3$), suivis d'une rallonge de cinq syllabes (de structure ${}^b2+{}^b3$). Nous devons conclure qu'un octosyllabe de *ST Pg 9* est dérivé d'un heptasyllabe de *ST Pg 10* par *ajout d'une syllabe atone (temps faible) à la brique centrale*. L'ajout d'une syllabe atone se retrouve également dans la seconde brique de la rallonge.²³ Il existe donc un lien génétique indubitable entre les systèmes métriques de ces deux inscriptions péligiennes. Il serait donc ainsi prouvé que le système métrique sabellique du domaine nord-osque, à l'époque tardo-républicaine, est, dans son essence, basé sur des oppositions entre syllabes atones et syllabes toniques, et non sur des oppositions de quantité vocalique (longues, brèves).

La question des trois espaces vides sur l'inscription de la *pristafalacirix*

Il reste à aborder la question difficile que soulèvent les trois espaces vides qui se trouvent devant *sacaracirix*, devant *praicime*, et devant *puus* (lignes 4, 5, 6). En outre, aucune ponctuation, ni aucun espace vide, n'est visible entre les mots *pritrone* et *pacris*, qui sont "soudés" (ligne 6). Selon nous, il est très douteux que ces anomalies servent à marquer des *césures* à l'intérieur d'un vers, et cela pour deux raisons. D'une part, on ne comprendrait pas pourquoi les lignes 2 et 3 ne présentent pas de vides, ni pourquoi le prétendu "vers" commençant avec *lifar* n'en contient pas. D'autre part, l'existence de telles *césures* à ces emplacements est contredite par les schémas métriques que nous avons dégagés. Une comparaison des trois vides de *ST Pg 9* avec les espaces que présente la Ciste Ficoroni (*CIL I² 561*) paraît risquée, et ne semble pas légitime.²⁴ Il n'est pas non plus possible de comparer les vides de l'inscription des *Vertuleieis* (*CIL I² 1531*, Sora), qui marqueraient les changements de vers ("Verswechsel"), selon Kruschwitz (2002: p. 119).

Nous ne prétendons pas donner de réponse définitive à cet épineux problème. Nous suggérons, à titre expérimental, qu'il existait un point commun entre les trois mots qui *suivent* les trois vides: tous les trois présentent un accent de mètre (temps fort) qu'il était *utile* et *nécessaire* d'indiquer au lecteur, car la présence de cet accent n'était pas obvie. La présence d'un vide avant *puus* est significative, car le lecteur aurait pu *hésiter* entre les

23 Dans le cadre d'une confrontation typologique, on pourra faire *contraster* les vers védiques de sept syllabes, dont certains s'expliquent comme des octosyllabes acéphales, tandis que d'autres s'interprètent comme des octosyllabes catalectiques. Voir Vine (1977); Korn (1998: pp. 13–14). Surtout, il faut remarquer que les membres 2.c et 2.d (ligne 5) dérivent des membres 2.a et 2.b (ligne 4) respectivement, par ajout d'une syllabe atone aux briques centrales de ces deux derniers: *cérfum* → *fírata*; *sémumu* → *pérseponas*. Cette logique de l'accroissement des briques centrales explique l'apparition d'une brique rare à trois temps faibles (*pérseponas*).

24 Sur ces vides, voir Kruschwitz (2002: pp. 27–28). En réalité, il n'est pas démontré de façon certaine que l'inscription de la ciste Ficoroni soit métrique. Voir Kruschwitz (2002: pp. 28, 31); Mercado (2012: p. 213); Poccetti (2012: pp. 51–53); Martzloff (2014b: p. 235).

interprétations métriques [pùs éic] ou [púus éic]. Selon nous, le vide était une indication de temps fort pour la syllabe qui suit, indication qui aidait le lecteur à identifier plus facilement le *SM*.

En ce qui concerne *praicime*, qui contient une postposition *-e*, il était peut-être possible (voire normal) dans la *langue* d'accentuer *praicim-e*, avec une avancée de l'accent provoquée par la postposition enclitique. Si c'était le cas, le vide indiquerait que le temps fort devait être, malgré tout, porté par l'initiale du mot. Cela invitait le lecteur à privilégier une prononciation *praicim-e* (et non *praicím-e*). L'absence de vide devant *prítrome* est-elle une objection? Pas obligatoirement, car le rédacteur a pu estimer que son lecteur allait spontanément appliquer à *prítrom-e* l'accentuation requise pour *praicim-e*, dont la structure morphologique était clairement la même. Faudrait-il écrire *praicime*, *pritrôme*? En tout cas, le parallélisme avec le membre 3.d montre que le membre 3.a ne doit pas être scandé ***éite uís pritrôme*. Mais nous croyons qu'une accentuation *prítrome* devait être licite dans la *langue* elle-même (à côté de *pritrôme*), en raison de l'analogie de *prítrom* sans postposition.

Nous sommes partis de l'hypothèse que l'accentuation normale était *sacarácirix*, avec un accent *primaire* intérieur (présuffixal) du type de *kumnahkle*, *fēehtru*, *mantrahklu*, *auiehclu*, *auiehcleir* en ombrien. Mais le *SM* exigeait un accent supplémentaire (*secondaire*) à l'initiale du mot: [sákará-kirik-s]. Le rôle du vide était précisément d'indiquer l'existence de cet accent de mètre, servant de temps fort. On objectera toutefois que l'indication explicite d'un accent initial au moyen d'un vide, si elle avait été jugée nécessaire devant [sákará-kirik-s], aurait été attendue également devant [pri(:)-stafalá-kirik-s]. On pourrait minimiser cette dernière objection en remarquant que le lecteur devait assez spontanément se sentir obligé d'accentuer l'initiale de [pri(:)-stafalá-kirik-s], sans quoi il aurait généré *quatre* temps faibles consécutifs (*sur*, *pri(:)s*, *ta*, *fa*). Or l'inscription ne comporte jamais plus de *trois* temps faibles consécutifs, et cela se produit une seule fois (*se*, *po*, *na(s)*, en 2.d). En revanche, une lecture [kérfum saka/rá] (avec "seulement" trois temps faibles d'affilée) aurait été *en théorie* possible et *a priori* acceptable pour le lecteur (bien qu'elle soit fautive). Il était donc utile de montrer au lecteur, par une marque explicite (le vide de 2.a) que l'initiale du mot était un temps fort [kérfum Ø saka/rá].

En conclusion, chacun des trois vides de *ST* Pg 9 aurait eu pour rôle d'indiquer que la syllabe initiale qui le suit était un temps fort, car, dans ces trois cas (et, pourrait-on affirmer, dans ces trois cas *seulement*), cela risquait de ne pas être *immédiatement évident* pour le lecteur.

Nous pensons que la *soudure* graphique (absence d'espace et de ponctuation) entre *prítrome* et *pacris* ne répondait pas aux mêmes exigences que les espaces vides. Mais quelle était sa fonction exacte? Crawford (2011: p. 267) n'hésite pas à affirmer, tout à fait gratuitement, que cette soudure est venue à l'existence "presumably in error". Crawford a le tort de sous-estimer le travail, si réfléchi, du lapicide. Nous remarquerons que la soudure est située à la *fin* d'un *premier* membre de strophe constitué de seulement *deux* briques. C'est l'unique fois dans le texte où cette situation se présente (puisque le membre 1.d est certes constitué de deux briques seulement, mais il est situé en *fin* de strophe). Il était donc *utile* d'indiquer au lecteur (qui avait besoin de percevoir la structure métrique

du passage) que l'endroit du texte indiqué par la soudure correspondait à la fin d'un membre comportant seulement deux briques, car le lecteur aurait été spontanément enclin à croire que la fin du premier membre de la troisième strophe était placée après la troisième brique que contenait cette strophe, c'est-à-dire après *pacris*. Pour éviter une telle erreur, qui aurait ruiné l'intelligibilité du schéma métrique, un signal graphique était indispensable, et ce signal est précisément cette soudure. En conclusion, les six anomalies d'interponction (les deux ponctuations rondes, les trois vides, la soudure) possédaient des fonctions très précises dans le dispositif graphique du texte.

Structures strophiques du *duenos*, structures strophiques de la *pristafalacirix*

Une nouvelle segmentation de la deuxième ligne de l'inscription latine archaïque du *duenos* (CIL I² 4) a récemment conduit à la double hypothèse que ce texte obéissait à des principes de métrique accentuelle (et non quantitative), et qu'il était composé de deux strophes de trois membres chacune, avec 4 temps forts pour le premier membre (a), cinq pour le second (b), et trois pour le troisième (c). Il faut supposer un découpage *oites / ïai / paca / riuois*.²⁵ *Oites* [oite^{ss}] est le participe (de forme active, comme on l'attend, cf. *ūtēns*) du verbe déponent *ūtor*, qui semble se construire avec un ablatif (comme on l'attend également), *riuois*. La forme adverbiale *iai* serait un *dissyllabe* qui formerait une équation exacte avec le premier élément de l'adverbe ombrien *iepi*, issu de **iyāi-k^wid*.²⁶ La séquence *nei ted endo cosmīs uirco sied [...] oites iai paca riuois* signifierait: "Si la donzelle n'était pas (*nei ... uirco sied*) aimable (*cosmīs*) envers toi (*ted endo*) [...], alors (*iai*) fais la paix / apaise-la (*paca*) en utilisant (*oites*) les écoulements (*riuois*)."²⁷ Selon nous, le monosyllabe latin *iam* "déjà" (apparenté à *iai*) remonte à une forme dissyllabique **iyām*, qui a subi une réduction de l'initiale **iy > *y*, évolution phonétique qui possède un bon parallèle.²⁸ Les pronoms *med* et *ted*, qui sont en position de Wackernagel, fonctionnent

25 Voir Martzloff (2015), avec bibliographie et discussion critique des hypothèses concurrentes. Pour la segmentation en *paca / riuois*, voir Eichner (1988–1990: p. 214); Urbanová & Blažek (2008: p. 92); Machajdíkóvá & Martzloff (2016: p. 101). L'idée provient de Steinbauer (1989: p. 35). Comme le souligne Fortson (2012: p. 110), l'existence d'un infinitif ***oitesiai* n'est pas plausible.

26 Sur *iepi*, voir Weiss (2010: p. 144), qui reconstruit un prototype **iyāi* de locatif en deux syllabes.

27 En revanche, l'analyse de la micro-séquence *ast ted n()oisi opet* n'est pas claire, et nous ne prétendons pas fournir une solution au problème. *Opet*, verbe de demande ou de souhait (cf. *optāre*), se construit-il avec un objet au génitif (*oisi / oissī*/, participe de *ūtor*, nié par une négation élidée *n(e)*) et avec un ablatif (*ted*) indiquant la personne à qui on réclame quelque chose ("mais (si) elle te réclame ce que tu n'emploies pas")? Le jeu de mots livré par le couple *n(e) oissī / oite^{ss}* rappellerait le couple *non facto / facto* chez Plaute (*Amph.* 505). Nous n'insistons pas sur cette analyse. Les incertitudes qui demeurent n'invalident pas notre analyse accentuelle.

28 L'existence d'une réduction **iy- > *y-* à l'initiale absolue du mot est corroborée par un examen de la pré-histoire du verbe latin *iuuāre* "aider", dont le *i-* initial note une consonne: [yuw]. On posera un présent à redoublement **h_xi-h_xuh_y*- (avec deux laryngales *h_x* et *h_y*, dont nous ne précisons pas ici la qualité), qui a évolué régulièrement en **iyuw-*. Il faut donc admettre une réduction de **iyuw-* en **yuw-*. Voir Weiss (2010: p. 145).

comme des temps faibles.²⁹ La postposition *endo* pouvait être accentuée sur l'initiale, puisque d'après Priscien (*Inst.* 3, 52, 19–25 Keil), *sine* était accentué sur l'initiale quand il fonctionnait comme postposition (*te sine*).³⁰ Nous scandons:

- 1.a [óoo óo // ó o óo] *ióuesat déiuos qóí med mítat,*
 1.b [ó o óo // óo óo óo] *nei ted éndo cósmis uírco síed,*
 1.c [ó o óo óo] *ás(t) ted n()óisi ópet,*
 2.a [óo óo // óo óo] *óites íai páca rúois.*
 2.b [óo o óo // o óo óo óo] *duénos med féced en máno(m) méinom duénoi,*
 2.c [ó o óo óo] *né med málos tátod.*

Chacun des six membres coïncide avec une limite syntaxique. En revanche, la jonction des deux strophes ne coïncide pas avec une frontière entre des unités textuelles. Le vers 2.a, qui avait pour double rôle d'ouvrir la deuxième strophe et de clore la première partie du texte, occupait une place particulièrement saillante. Deux temps forts consécutifs sont séparés généralement par une seule syllabe, rarement par deux syllabes, et cette dernière situation se présente uniquement *vers le début* de certaines unités métriques, position qui autorisait plus de souplesse.³¹ Les membres 1.c et 2.c, qui sont les plus courts, et qui ne comportent pas de césure, s'interprètent comme des “clausules” rythmiques pour chacune des deux strophes.

En conclusion, notre enquête nous a conduits à isoler deux spécimens de pièces poétiques italiennes, assez éloignées dans le temps et dans l'espace, qui présentent une organisation strophique. Si leurs principes de métrique accentuelle sont voisins, les constructions des deux poèmes sont toutefois très différentes. Primo, tandis que le texte de Corfinium renferme *trois* strophes qui sont chacune de facture entièrement distincte, l'inscription du *duenos* contient *deux* strophes dont le schéma est rigoureusement identique (abstraction faite des libertés autorisées en début de membre rythmique). Secundo, sur le vase de Dressel, la limite de chaque membre rythmique correspond exactement à une limite syntaxique, mais ce n'est pas le cas dans la composition pélagienne (*sua / aetatu, saca/racirix*). Tertio, du point de vue esthétique, le poème pélagien se caractérise par un plus grand effort de variété, non seulement par la diversité des schémas strophiques, mais surtout par la combinaison des briques accentuelles. Alors que dans l'inscription du Quirinal les briques [óoo] sont confinées au début des unités, le poème pélagien

29 Janse (2000: p. 233). L'auteur accepte l'interprétation globale d'Eichner (1988–1990).

30 Probert (2002: p. 193). Nous renvoyons à Martzloff (2015: pp. 99–102) pour les statuts accentuels de *qoi*, *nei*, *ast*, *iai*, *en* et *ne*. Il serait également envisageable que *ne* et *ast* (mots-outils faiblement accentués?) représentent des temps faibles. La symétrie des deux clausules pourrait être préservée. Mais les clausules commenceraient par deux temps faibles, ce qui ne correspondrait à aucune des briques accentuelles définies jusqu'ici. Enfin, la position de la césure de 1.b est incertaine (elle pourrait se trouver après la sixième syllabe).

31 Les contextes sont les suivants: *ió[uesat] déi-, dué[nos med] fé-, fé[ced en] má-*. À titre de parallèle typologique, nous rappelons que, pour les octosyllabes védiques (par exemple), “[d]ie erste Hälfte (*Eingang* [...]) ist rhythmisch weniger geregelt als die zweite (*Kadenz*)” (Korn 1998: p. 11).

associe ^b2 à ^b3 et même à ^b4 d'une façon plus complexe, qu'on est certainement en droit de qualifier de virtuose.

Bibliographie

- Allen, W. S. (1978). *Vox Latina. A guide to the pronunciation of Classical Latin* (2nd ed.). Cambridge – London – New York – Melbourne: Cambridge University Press.
- Crawford, M. H. (2011). *Imagines Italicae*. London: Institute of Classical Studies.
- de Melo, W. D. C. (2014). The Latin Saturnian revisited. *Kratylos*, 59, 53–81.
- Dubois, L. (1989). *Inscriptions grecques dialectales de Sicile. Contribution à l'étude du vocabulaire grec colonial*. Rome: École Française de Rome.
- Eichner, H. (1988–1990). Reklameiamben aus Roms Königszeit. *Die Sprache*, 34, 207–238.
- Flobert, P. (1985). *Varron. La langue latine* (Tome II, Livre VI). Paris: Les Belles Lettres.
- Fortson, B. (2012). Latin *-rier* and its Indo-Iranian congeners. *Indogermanische Forschungen*, 117, 75–118.
- Janse, M. (2000). Convergence and divergence in the development of the Greek and Latin clitic pronouns. In R. Sornicola, E. Poppe, & A. Shisha-Halevy (Eds.), *Stability, Variation and Change of Word-Order Patterns over Time* (pp. 231–258). Amsterdam – Philadelphia: Benjamins.
- Kölligan, D. (2010). Armenisch *lsem* 'hören'. *International Journal of Diachronic Linguistics and Linguistic Reconstruction*, 7, 121–126.
- Korn, A. (1998). *Metrik und metrische Techniken im Rgveda*. Graz: Leykam.
- Kruschwitz, P. (2002). *Carmina Saturnia Epigraphica. Einleitung, Text und Kommentar zu den saturnischen Versinschriften*. Stuttgart: Steiner.
- Machajdíkóvá, B., & Martzloff, V. (2016). Le pronom indéfini osque *p̄t̄p̄it* "quicquid" de Paul Diacre à Jacob Balde: morphosyntaxe comparée des paradigmes **k^wi-* *k^wi-* du latin et du sabellique. *Graeco-Latina Brunensia*, 21(1), 73–118.
- Martzloff, V. (2011). Les marques casuelles dans les documents paléo-sabelliques et la morphologie du génitif pluriel sud-picénien. In M. Fruyt, M. Mazoyer, & D. Pardee (Eds.), *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe* (pp. 189–215). Chicago: The Oriental Institute of the University of Chicago.
- Martzloff, V. (2012). Sens et registre de l'adverbe latin *obiter* à la lumière d'un correspondant sabellique. In F. Biville, M.-K. Lhommé, & D. Vallat (Eds.), *Latin vulgaire – Latin tardif IX, Actes du IXe colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon, 2–6 septembre 2009* (pp. 609–618). Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux.
- Martzloff, V. (2013). Die südpikenischen Namen zwischen Onomastik und Wortschatz. In J. L. García Ramón, D. Kölligan, P. Poccetti, & L. Wolberg (Eds.), *Sprachkontakt und Kulturkontakt im alten Italien* (pp. 139–156). Roma – Pisa: Fabrizio Serra.
- Martzloff, V. (2014a). Nouveaux regards sur l'inscription nord-osque de Herentas (Ve 213: *ST* Pg 9). Contribution à l'étude du lexique pélignien et italique. *Wék^wos*, 1, 131–184.
- Martzloff, V. (2014b). Angelo Mercado, *Italic Verse* (Rev.). *Wék^wos*, 1, 234–242.
- Martzloff, V. (2015). La plus ancienne composition poétique à Rome. L'inscription latine archaïque du *duenos* (*CIL* I² 4). *Revue des Études Latines*, 93, 69–106.

- Meiser, G. (1986). *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Mercado, A. (2012). *Italic Verse. A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellic*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Mercado, A. (2016). Rhythm and Structure in Umbrian Prayer. In A. Ancillotti, A. Calderini, & R. Massarelli (Eds.), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica. Forms and Structures of Religion in Ancient Central Italy. III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, 21–25 settembre 2011 (Perugia, Gubbio)* (pp. 543–554). Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Nishimura, K. (2014). On Accent in the Italic Languages: Nature, Position, and History. *Studia Linguistica Universitatis Jagellonicae Cracoviensis*, 131, 161–192.
- Nishimura, K. (2016). On syncope of *u*-vocalism in Sabellic. *Indogermanische Forschungen*, 121(1), 199–211.
- Pocetti, P. (1982). Elementi culturali negli epitafi poetici peligni III: La struttura metrica. *AION, Annali del Seminario di Studi del Mondo Classico, Sezione linguistica*, 4, 213–236.
- Pocetti, P. (2007). Profilo linguistico dell'area vestina tra età preromana e romana. In A. Clementi (Ed.), *I campi aperti di Peluvinum dove tramonta il sole... Saggi sulla terra di Prata d'Ansidonia dalla protostoria all'età moderna* (pp. 357–389). L'Aquila: Deputazione Abruzzese di Storia Patria.
- Pocetti, P. (2012). Une nouvelle signature latine de l'époque républicaine et l'inscription de la Cista Ficoroni. *Revue des Études Latines*, 90, 40–55.
- Probert, P. (2002). On the prosody of Latin enclitics. *Oxford University Working Papers in Linguistics, Philology and Phonetics*, 7, 181–206.
- Rix, H. (1994). Südpikenisch *kduú*. *Historische Sprachforschung*, 107, 105–122.
- Rix, H. (2002). *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*. Heidelberg: Winter.
- Steinbauer, D. H. (1989). *Etymologische Untersuchungen zu den bei Plautus belegten Verben der lateinischen ersten Konjugation*. Altendorf b. Bamberg: Gräbner.
- Urbanová, D., & Blažek, V. (2008). *Národy starověké Itálie, jejich jazyky a písmo*. Brno: Host.
- Vetter, E. (1953). *Handbuch der italischen Dialekte*. Heidelberg: Winter.
- Vine, B. (1977). On the heptasyllabic verses of the Rig-Veda. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 91, 246–255.
- Vine, B. (1993). *Studies in Archaic Latin Inscriptions*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Vine, B. (2012). Forschungsbericht. Lateinische Etymologie. *Kratylos*, 57, 1–40.
- Vine, B. (2015). Umbrian *avieka-* 'auspicā' (and remarks on Italic augural phraseology). In J. L. García Ramón, D. Kölligan, & L. Wolberg (Eds.), *Strategies of Translation: Language Contact and Poetic Language. Akten des Workshops Köln, 17.–18. Dezember 2010* (pp. 139–155). Pisa – Roma: Fabrizio Serra.
- von Planta, R. (1897). *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte, Zweiter Band, Formenlehre, Syntax, Sammlung der Inschriften und Glossen, Anhang, Glossar*. Strassburg: Trübner.
- Wallace, R. E. (2007). *The Sabellic Languages of Ancient Italy*. München: Lincom Europa.
- Watkins, C. (1995). *How to Kill a Dragon, Aspects of Indo-European Poetics*. New York – Oxford: Oxford University Press.

Weiss, M. (1998). On Some Problems of Final Syllables in South Picene. In J. H. Jasanoff, H. C. Melchert, & L. Oliver (Eds.), *Mír Curad. Studies in Honor of Calvert Watkins* (pp. 703–715). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.

Weiss, M. (2010). *Language and Ritual in Sabellic Italy*. Leiden – Boston: Brill.

Vincent Martzloff / martzloffvincent@gmail.com

Maître de conférences, Institute of Latin Studies
Paris – Sorbonne University
1, rue Victor Cousin, 75005 Paris, France

Mgr. Barbora Machajdíkóvá, Ph.D. / machajdikova.b@gmail.com

Katedra klasickej a semitskej filológie
Univerzita Komenského v Bratislave, Filozofická fakulta
Gondova 2, 814 99 Bratislava, Slovensko

